

—“Vous venez de la mer, n'est-il pas vraie ? lui dit-il.

—Oui, je viens de la mer.

—Et vous avez beaucoup souffert ?

—Beaucoup.

—Peut-être avez-vous fait naufrage ?

—J'ai fait naufrage et j'ai tout perdu.”

Une exclamation de pitié s'échappa des lèvres des convives ; on ne se demanda plus alors pourquoi l'étranger se montrait si morne et si abattu. Mais qui était-il ? Cette question, à laquelle nul ne pouvait répondre, désespérait tous les curieux.

Le sommelier lui servit à manger et à boire ; mais il fit de la tête et de la main un signe de refus et ne toucha à rien. Les autres convives, qui n'avaient aucune raison de suivre son exemple, fêtaient au contraire à l'envi les plats et les pots. Ainsi l'on cessa de se préoccuper du mystérieux étranger, et les cœurs qui s'étaient involontairement serrés à son arrivée se dilatèrent de nouveau : on rit, on plaisanta et l'on porta la santé des nouveaux époux au milieu des acclamations les plus bruyantes. L'étranger se leva comme les autres, trinqua avec le marié et avec la mariée, puis il remit son verre sur la table sans y goûter, mais en faisant connaître, par les gestes les plus expressifs, qu'il s'unissait aux vœux que l'on avait formés pour leur longue vie et leur bonheur.

Mads tanta une seconde fois d'engager un entretien avec lui, afin d'arriver de cette manière à savoir qui il était ; mais ses réponses laconiques ne laissaient aucune prise ; et, quoi qu'il fit, il ne put jamais s'assurer si l'hôte extraordinaire qu'il avait reçu à sa table était un de ses anciens compagnons de mer, ou un de ses camarades de jeunesse. Remarquant qu'il regardait les parents de Nis avec une expression particulière, la pensée lui vint que son ami était peut-être de retour, et qu'il avait voulu assister à sa noce sans être reconnu, de peur d'en troubler la joie par un éclat qu'il lui eût été difficile de contenir ; mais cette supposition n'était pas mieux fondée que les précédentes.

Vers minuit la société quitta la table. Alors l'inconnu s'approcha de Mads, et lui murmura à l'oreille :

Maintenant le cuisinier blanc chante ;
Maintenant les morts se mettent en branle ;
Maintenant je dois aussi m'en aller !

—“Non, certainement, répondit Mads ; il n'est permis à aucun des invités de faire coucher la mariée de si bonne heure. Restez encore, et laissez les morts tranquilles ; ce qu'ils font ne regarde pas les vivants.”

L'inconnu ne répliqua rien et se retira. Mais, un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'il reparut auprès de Mads, et lui murmura de nouveau à l'oreille :

Maintenant le cuisinier rouge chante ;
Maintenant les morts se précipitent !
Maintenant je dois aussi m'en aller !

—“Non, restez encore un peu !” répéta Mads vivement frappé de cette nouvelle évocation de ceux qui ne sont plus.

L'inconnu le quitta encore ; et Mads se livra à de profondes réflexions sur sa manière d'être et sur ses paroles, sans néanmoins se fixer à rien de précis. L'inconnu l'aborda une troisième fois, et lui dit :

Maintenant le cuisinier noir chante ;
Maintenant les portes du ciel vont se fermer.
Maintenant, je m'en vais !

Et il se dirigea du côté de la porte, où il se retourna et fixa un long regard sur Ellen et sur les parents de Nis, qui causaient avec animation à l'extrémité opposée de la chambre. Comme s'ils eussent été appelés par leur nom, ils interrompirent brusquement leur entretien, et levèrent les yeux

vers la porte. L'inconnu les salua d'une triple inclination de tête, fit sur eux le signe de la croix et sortit. Mads se hâta de le suivre.

C'était par une belle nuit d'hiver ; une demi-obscurité s'étendait sur les objets, sans les rendre invisibles. L'inconnu s'achemina d'un pas ferme vers l'église, sans s'inquiéter des cris de Mads qui le priaient de l'attendre. Arrivé à la porte du cimetière et l'ayant ouverte, il s'arrêta un instant pour donner à Mads le temps de le rejoindre.

Alors il l'introduisit avec lui dans le cimetière dont il referma la porte. Quand ils se trouvèrent sous les deux arbres où, trois années auparavant, deux amis avaient fait entre eux le pacte que nous savons, l'inconnu enleva le mouchoir qui lui cachait le visage, et la figure de Nis apparut aux yeux de Mads stupéfait.

Mads lui tendit les bras pour l'étreindre, mais Nis l'arrêta et lui dit :

—“Je n'ai que peu d'instant encore à rester auprès de toi ; c'est pourquoi fais silence et écoute ! Je ne suis pas le Nis auquel tu puisses tendre la main fraternelle, et cependant je n'en suis pas moins celui qui aimait et qui aime toujours Ellen et toi, et nos parents, et vous tous ! Tu as été fidèle à ton ami, ainsi qu'à ta bien-aimée ; jouis donc du bonheur, dans ton union avec celle que nous adorions tous les deux, et qui maintenant t'appartient, à toi seul, pour toute la durée de ta vie terrestre. Quand nous nous retrouverons de nouveau, tous les trois, ce sera là-haut, où l'amour est un et unit tout... Un roc escarpé a mis fin à mes jours, lorsque l'étoile de l'espérance brillait encore sur mon âme, m'arrachant ainsi aux misères et aux chagrins de ce monde périssable. Là-bas, au midi, gît mon corps mutilé, au fond d'un lac tranquille, situé au milieu d'un bois sauvage, et à mes côtés celui de mon meurtrier. Dirige tes pas vers ces tristes lieux : tu y trouveras, au pied d'un arbre, ma valise avec le petit trésor que j'avais amassé dans mon voyage. J'en donne la moitié à Ellen, comme mon cadeau de nocces ; l'autre moitié appartient à mes parents : c'est l'héritage de leur fils unique... Vois, maintenant le Père de l'amour éternel m'appelle au séjour de la félicité, où je vous attendrai tous, quand le temps sera venu. Adieu ! adieu !”

Nis étendit les bras comme s'il eût voulu presser Mads sur son cœur, mais au même instant il devint invisible à ses yeux ; une radieuse étoile, se détachant de la voûte éthérée, l'emporta sur l'arc du ciel, où il disparut dans l'espace bleu.

Mads revint à la noce. Il avait grand-peine à cacher l'émotion que lui avait causée cette scène lugubre. Mais bientôt la tendresse de sa jeune épouse, jointe à la gaieté des convives, dissipèrent dans son esprit les tristes pensées et lui rendirent sa sérénité et sa joyeuse humeur.

Les deux premières semaines de leur union s'écoulèrent sans qu'Ellen, enivrée et comme étourdie de son bonheur, songeât à lui parler du mystérieux inconnu. Mads ne l'oubliait pas, lui ; mais, craignant de troubler la paix de sa bien-aimée, il gardait le silence. Enfin, un matin, réveillée de bonne heure par les rayons d'un beau soleil, Ellen mit d'elle-même la conversation sur ce sujet. Elle demanda à son mari ce qu'il en pensait ; s'il connaissait cet hôte étrange qui, par un mystère inexplicable et malgré le long-temps déjà écoulé, n'avait pu encore disparaître de son souvenir.

Mads, alors, lui raconta tout, et lui dit, en outre, que malgré les difficultés de l'entreprise et l'incertitude de son succès, il était résolu à se rendre en Holstein, afin d'y chercher le bois et le lac où était enseveli son malheureux ami, et de remplir ainsi jusqu'au bout ses volontés dernières.

Ellen versa d'abondantes larmes en écoutant ce récit. Elle approuva la résolution de son mari, et l'exhorta à se hâter, car s'il restait encore quelques indices propres à les éclairer sur la fin prématurée de Nis, il ne fallait point, en ajournant trop ce

voyage, permettre au temps de les effacer. Mads, dont c'était aussi l'avis, partit donc dès le surlendemain ; il prit la même route qu'il avait suivie trois ans auparavant, mais cette fois, hélas ! dans des dispositions d'esprit bien différentes.

Au bout de quelques jours il avait parcouru divers bois du Holstein et exploré un grand nombre de lacs, sans que ses recherches eussent abouti à aucun résultat. Ayant rencontré un vieux chasseur, il se mit à converser avec lui, et comme le brave homme lui inspira à l'abord une véritable confiance, il n'hésita pas à s'ouvrir à lui sur le motif de son voyage. Le chasseur l'écouta avec attention, puis lui dit :

—“Je ne serais pas surpris si, dans quelques minutes, je te conduisais à l'endroit que tu cherches. Il y a dans ce bois un petit lac, près duquel j'ai chassé, nombre d'années, les canards et autres oiseaux aquatiques, sans jamais y avoir rien remarqué d'extraordinaire. Mais, depuis ces derniers mois, j'y ai vu et entendu des choses qui me donnent à penser qu'il s'agit là soit d'un danger menaçant que l'on signale, soit d'un crime déjà consommé que l'on dénonce. Tantôt c'étaient des lueurs que personne n'avait observées auparavant ; tantôt des gémissements confus ; jusqu'à l'instinct de mon chien qui me prouvait que ce que je voyais et entendais n'était point une vaine hallucination ; et l'histoire que tu viens de me raconter n'est peut-être pas sans rapport avec ces signes étranges. Suis-moi !”

Le chasseur prit un sentier et conduisit Mads sur les bords d'un petit lac où, du côté opposé à celui où ils s'arrêtèrent, il lui montra une falaise haute et escarpée.

—“C'est de ce côté, dit-il, que j'ai vu les lueurs et entendu les sons plaintifs qui, chaque fois, me font frissonner jusqu'à la moelle des os, qui sont cause que mon chien vient ramper tremblant à mes pieds.

—Et tu n'as jamais exploré l'endroit à fond ? demanda Mads.

—Non ; je m'occupe avant tout de mon métier et suis peu curieux de pénétrer ces sortes de mystères. Mais, puisque tu t'es confié à moi, j'agirai volontiers autrement et je te conduirai jusqu'à cette place que depuis plusieurs mois j'ai négligé de voir de près.”

Ils longèrent le lac ; quand ils furent arrivés au bas de la falaise : “C'est ici !” s'écria Mads. Il venait, en effet, d'apercevoir dans les broussailles, au pied d'un arbre, une valise qu'il reconnut aussitôt pour celle de Nis. Tandis qu'il s'assurait qu'elle était intacte, le chasseur s'avança à travers les joncs ; bientôt il l'appela et lui montra des traces de pas encore visibles sur le sable nouveau.

—“Mais vois, poursuivit-il en fixant son attention sur un endroit où les joncs étaient courbés et écrasés, cela ne prouve-t-il pas que quelqu'un a perdu pied ici, et a sombré en se fiant à ce fond trompeur ? Le lac gardera ses os jusqu'au jour du jugement.”

Ils restèrent encore quelque temps à contempler cet endroit sinistre ; puis ils se retirèrent. Avant de prendre congé du vieux chasseur, Mads lui fit don de deux des pièces d'or qui se trouvaient dans la valise ; ensuite il songea à regagner son village.

Dès son retour, il alla voir les parents de Nis, et leur raconta, avec tous les ménagements possibles, la triste fin de leur fils. Puis il leur distribua le petit trésor qu'il avait laissé, n'en gardant que deux pièces d'or, l'une pour lui, l'autre pour sa femme, en souvenir d'un ami dont le dévouement envers eux avait éclaté jusque dans la nuit de la mort.